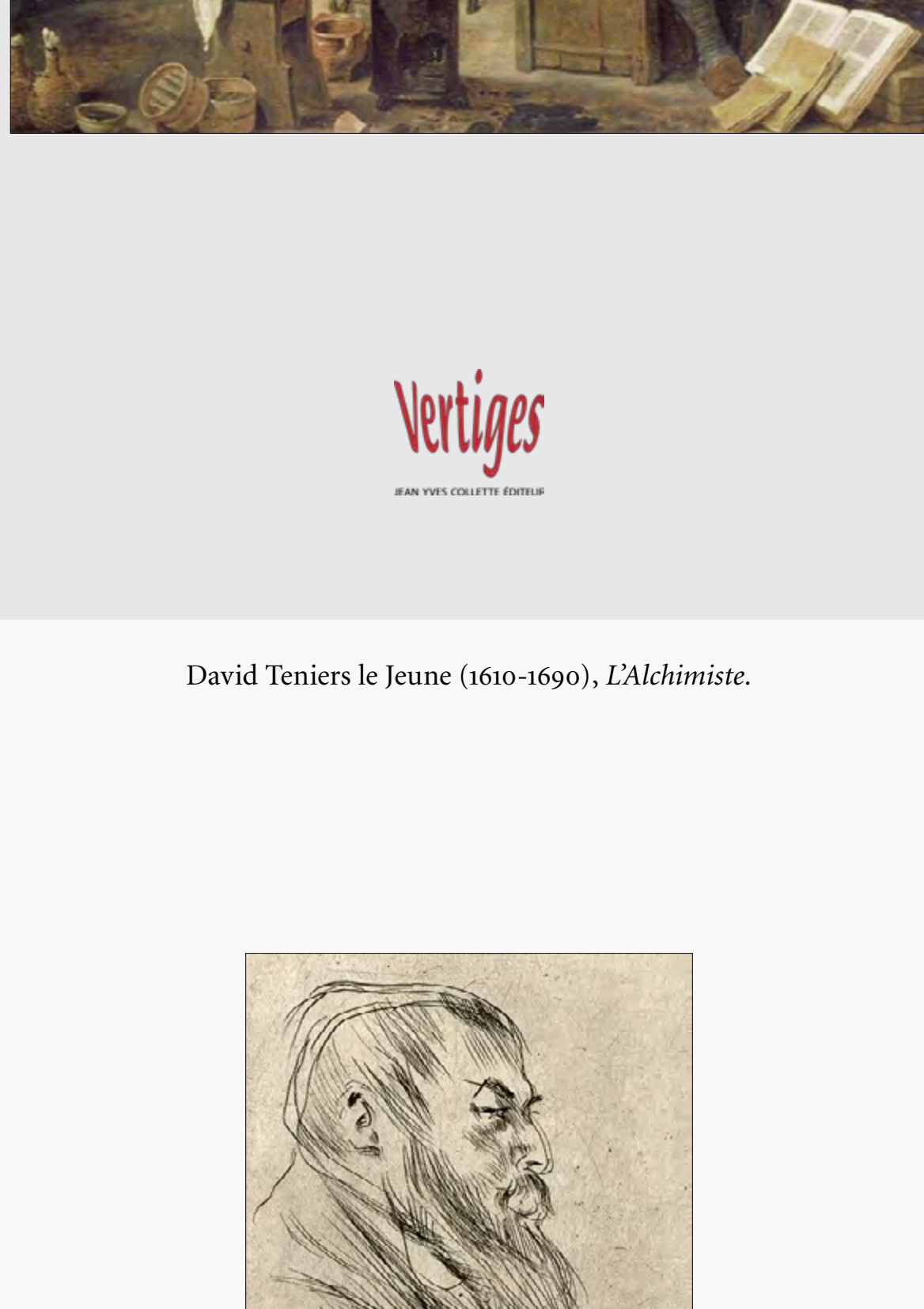
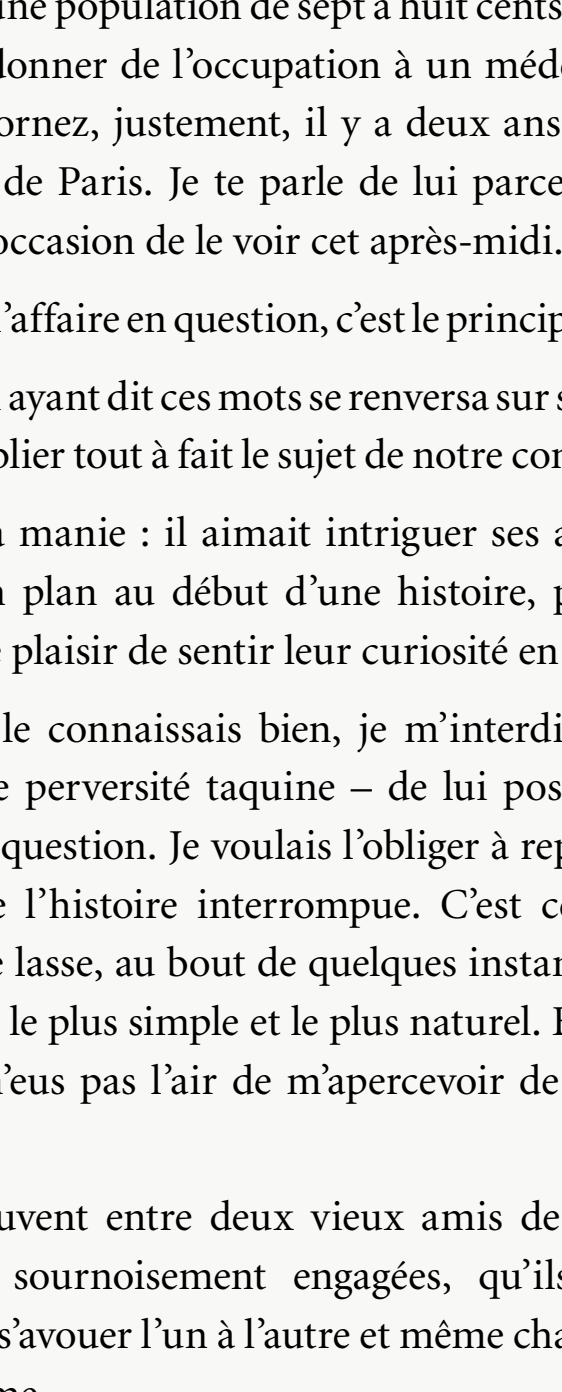


Le Guérisseur

nouvelle



David Teniers le Jeune (1610-1690), *L'Alchimiste*.



Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), *portrait de Tristan Bernard (1866-1947)*.

« J'INSTRUIS EN CE MOMENT une affaire assez curieuse » me dit, après déjeuner, le juge Quérillin, chez qui j'étais allé passer ces quelques jours de vacances.

Quérillin, qui était depuis plusieurs mois juge d'instruction à Saint-Albert, n'avait jamais demandé à quitter cette modeste sous-préfecture, où il s'était marié et où il menait une petite vie tranquille, sans ambition, car il s'était vite rendu compte, tout en évitant de communiquer cette constatation à qui que ce fût, que le véritable « esprit de finesse », dans la société moderne, ne peut pas être apprécié ni récompensé à sa valeur.

— Tu te rappelles, continua-t-il, le village de Lornez, où nous sommes allés en excursion l'année dernière ?

— Je crois bien. Un village tout petit, tassé autour d'une église.

— Précisément, mais c'est une localité plus importante qu'elle n'en a l'air. La commune comprend encore trois ou quatre gros hameaux perdus dans les arbres ; le tout fait une population de sept à huit cents habitants, de quoi donner de l'occupation à un médecin. Il est venu à Lornez, justement, il y a deux ans, un jeune médecin de Paris. Je te parle de lui parce que nous aurons l'occasion de le voir cet après-midi...

— Dans l'affaire en question, c'est le principal témoin.

Quérillin ayant dit ces mots se renversa sur sa chaise et parut oublier tout à fait le sujet de notre conversation. C'était sa manie : il aimait intriguer ses amis et les laisser en plan au début d'une histoire, pour avoir ensuite le plaisir de sentir leur curiosité en éveil.

Moi qui le connaissais bien, je m'interdisais — par une autre perversité taquine — de lui poser alors la moindre question. Je voulais l'obliger à reprendre de lui-même l'histoire interrompue. C'est ce qu'il fit, de guerre lasse, au bout de quelques instants, du ton d'ailleurs le plus simple et le plus naturel. Et, de mon côté, je n'eus pas l'air de m'apercevoir de ma petite victoire.

Il y a souvent entre deux vieux amis de ces luttes pueriles, sournoisement engagées, qu'ils auraient honte de s'avouer l'un à l'autre et même chacun d'eux à soi-même.

— Il s'agit, dit Quérillin, d'une espèce de sorcier qui exerçait tranquillement la médecine à Lornez depuis plus de dix-huit mois et qui, ma foi, obtenait des résultats fort brillants.

— Sérieusement ?

— Sérieusement. Le médecin du pays était bien entendu son ennemi déclaré... Oui, ce jeune médecin que nous allons entendre cet après-midi... Il avait ses raisons pour ne pas porter le sorcier dans son cœur. En effet, plusieurs malades que l'homme diplômé avait déclaré incurables avaient été soignés avec le plus grand succès par le médecin à la manque. Aussi ce « guérisseur » avait-il pris à son concurrent toute la bonne clientèle et tirait de ces gens-là beaucoup plus d'argent que le médecin n'aurait jamais pu le faire, car, avec sa sorcellerie, il exerçait sur les bons malades une fascination plus grande.

Mais c'est qu'il les guérissait, le mâtin... Il en a remis sur pied un certain nombre dont le médecin avait déclaré le cas désespéré. Il leur vendait très cher je ne sais quelle drogue dans des fioles.

... Ces remèdes mystérieux firent très bien leur effet jusqu'au jour malencontreux où il arriva deux accidents.

Ces histoires-là arrivent aussi bien à des médecins plus autorisés, mais quand elles se produisent dans la clientèle de docteurs de contrebande, elles ont l'inconvénient d'attirer sur ces irréguliers l'attention de la Justice.

La semaine dernière, dans la nuit de lundi à mardi, à quelques heures d'intervalle, la femme Collin, du débit de tabac, et la fille du charron Mochin, ont été prises de douleurs d'entrailles. Il a été prouvé qu'au cours de l'après-midi précédent, elles avaient été toutes les deux chez le sorcier, qui leur avait donné le même remède, ou, en tout cas, un remède de même couleur. Les témoins qui ont vu le flacon ont parlé d'un liquide d'un vert sombre, qui moussait un peu. Les deux malades ont été très gravement atteintes. On les a transportées à l'hôpital d'ici ; on les soigne, mais avec peu d'espoir.

Bien entendu, avant qu'on ait commencé l'enquête, mon sorcier s'était donné de l'air et personne ne peut, ou ne veut, dire où il s'est réfugié.

Je t'ai mis sommairement au courant de l'affaire pour que tu puisses suivre mes interrogatoires. Il y a bien dans l'aventure des petits coins inexplicables... J'ai quelques présomptions un peu bizarres, mais le moment n'est pas venu d'en parler. Il me faudra des indices supplémentaires.

La voiture nous attendait à la porte pour nous conduire au village de Lornez.

Quérillin devait consacrer à l'enquête une partie de l'après-midi ; après, nous reviendrions à Saint-Albert, en faisant un crochet pour dîner à Blins-les-Eaux, petite station thermale des environs, qui avait été tout récemment créée.

Quérillin s'installa pour son enquête à la mairie de Lornez. C'est là qu'on avait convoqué les témoins.

... Le sieur Gourcier, épicier, quarante-sept ans, s'était fait soigner par le guérisseur. Auparavant, il avait été voir le médecin, qui l'avait jugé très fortement atteint...

— Quand j'ai été chez le docteur, je toussais depuis deux trois jours. Jamais j'avais été malade de ma vie. Le docteur ma fait déshabiller. Il m'a écouté respirer et puis m'a dit que j'avais la poitrine atteinte et qu'il faudrait aller dans le Midi. C'était bien de la dépense. Je me suis dit : avant de faire tous ces frais, essayons d'aller voir le sorcier. — Il a fait comme le docteur : il m'a écouté respirer. Seulement, il n'a pas été du même avis et il a affirmé que je n'avais pas besoin de m'en aller, et qu'il me guérirait sur place. Il m'a donné une petite potion, qui coûtait ma foi quinze francs le flacon, et, par grandes cuillerées, j'en ai bu trois autres par la suite. C'était cher si vous voulez, mais ça me revenait à bien meilleur compte que de laisser ma boutique, et d'aller me faire écorcher dans les hôtels. Eh bien, monsieur le juge, je vous déclare qu'au bout de huit jours j'ai été complètement guéri, et depuis je n'ai jamais plus toussé... Peut-être une fois ou deux... Vous pensez bien qu'une fois que je retoussais, j'allais retrouver mon sorcier. Il m'enlevait ça comme avec la main.

« Monsieur le juge, vous pouvez faire venir ici le charron, et puis aussi nos cousins Bidault Henri et Bidault Alphonse qui sont cultivateurs au hameau des Trois Sentiers. Ils répéteront ce que je vous dis. Ils sont allés voir le sorcier en premier, chaque fois, il leur a dit : « Je ne veux pas vous soigner sans que vous ayez vu le docteur, parce que je veux que vous écoutiez bien ce qu'il vous va vous dire, afin que vous soyez à même de vous rendre compte de votre état.

« Le docteur leur a dit qu'ils étaient très malades. C'était vraiment comme une épidémie qui avait touché le pays... Un pays pourtant bien sain jusqu'à ce moment-là !... Mais probable, comme on a coupé les forêts là-bas, sur Malignon, que ça a dû changer le climat. On dit aussi que ça venait d'un étang que le service des Eaux avait desséché pour le vider de ses poissons et que toutes les maladies étaient venues du fond de cet étang.

« Eh bien, cette épidémie, finalement, ça n'a rien été, car le rebouteur a guéri tout le monde ici. C'est entendu, il nous prenait cher, je veux bien, mais pourquoi ? C'est que ses drogues, qui agissaient si bien, coûtaient aussi très cher à fabriquer. Il y entrait de l'argent... des pièces de cent sous qu'il limait... Je l'ai pas vu les limer, mais on m'a raconté ça, et je ne suis pas éloigné de le croire. »

Bidault Henri et Bidault Alphonse, ainsi que le charron, ne firent que confirmer la déposition de Gourcier.

En somme, tous ces gens étaient consternés de la disparition du guérisseur.

On entendit la femme Vallat, que le médecin n'avait pu guérir d'une dysenterie et que le sorcier avait complètement rétablie en deux jours. Étienne Boulet, garçon de ferme au Vieux-Cantus, demanda comme tous les autres qu'on retrouvât au plus vite leur sorcier, qu'on le ramenât au pays et qu'on lui donnât l'absolution pour les deux accidents, qui auraient pu arriver à tout le monde.

Il affirmait avec une certaine raison que deux accidents, sur un tel nombre de malades, c'était une faible proportion, dont un médecin aurait pu s'enorgueillir.

Et puis, on ne savait pas, après tout, si les victimes avaient bien suivi l'ordonnance et si, en dehors des remèdes, elles n'avaient pas bu ou mangé quelque chose qui leur était défendu par leur état.

La receveuse des postes fit une déposition encore plus significative. C'était une jeune personne à lunettes, au visage en margarine, tout rond. Elle paraissait instruite et sensée.

Elle connaissait le guérisseur et ne l'avait jamais considéré comme un charlatan. D'ailleurs il ne prétendait pas guérir les malades : il en renvoyait quelques-uns à la ville en leur disant qu'il ne pouvait rien faire pour eux. Mais il était indéniable qu'il avait rendu la santé à une trentaine de personnes, que le médecin avait examinées et déclarées en très mauvais état. Il n'y avait pas à dire : les résultats thérapeutiques étaient là, indéniables, et des plus remarquables.

La dernière déposition fut celle du médecin.

Le docteur Bourcelon était un homme grand, obèse, au teint mat, au visage rasé. Il avait trente-deux ans, et en paraissait bien quarante.

Sa déposition ne réfuta pas celle des autres témoins...

« Certainement, il y avait du vrai... On ne pouvait nier que certains malades se fussent bien trouvés des soins du guérisseur. Sans doute, celui-ci agissait-il sur eux pas une sorte de suggestion hypnotique. »

Quérillin lui demanda pourquoi il n'avait pas signalé lui-même à la justice cet homme qui exerçait illégalement la médecine.

— Cela m'était un peu difficile, répondit le docteur. Je ne faisais pas de brillantes affaires dans le pays, c'est entendu, mais j'y aurais ruiné tout à fait ma situation si j'avais dénoncé le guérisseur, puisque, somme toute, c'était mon concurrent... »

Les interrogatoires terminés, nous gagnâmes Blins-les-Eaux où nous devions dîner, et qui se trouvait à quelques kilomètres.

En dépit d'une bonne publicité, cette station thermale de fraîche date « se lançait » mal. On n'y avait amené comme étrangers que deux Anglais et une famille de Rouen. Le reste des baigneurs appartenait au département, la plupart attirés par la partie de baccara qui se faisait chaque soir au casino.

Les constructions étaient neuves et tristes. On avait fabriqué hâtivement des coupes-papiers, des porte-plumes percés d'un petit trou, qui permettait de voir à grand peine une petite photo tout à fait inintéressante.

La dame de la source ne servait qu'une douzaine de verres par jour. Elle se réfugiait éperdument dans des travaux de broderie.

L'intention de Quérillin n'était pas, je m'en aperçus bientôt, de me faire admirer cette station médiocre. Il voulait surtout causer avec le docteur de l'établissement qui, sans doute, avait entendu parler du rebouteur.

Nous dinâmes donc avec cet autre médecin, qui ne nous révélait rien d'intéressant sur l'affaire de Lornez. Il ne convenait de ce pays que le docteur Bourcelon, qui venait assez fréquemment au cercle et qui ne paraissait pas avoir été très heureux au baccara.

— Ah ! dit simplement Quérillin.

— Nous avons parlé, Bourcelon et moi, du guérisseur, continua le docteur. Je n'aurais pas été fâché de le voir, mais Bourcelon m'affirma, que cela n'avait rien de curieux, que c'était une simple affaire de suggestion, et que l'histoire ne valait pas le voyage : « Si vous y tenez, ajouta-t-il, je viendrai vous chercher un jour et je vous emmènerai déjeuner chez moi. » Mais il n'y a plus pensé probablement, car il ne m'en a plus reparlé.

« Je l'ai rencontré depuis, trois ou quatre fois dans la salle de jeu. »

Le docteur nous parla de Blins-les-Eaux, des projets de la société, de certaines idées de publicité pour la saison suivante.

Quérillin semblait très éloigné de la conversation, bien qu'il y fit de temps en temps acte de présence par un hochement de tête répété.

Nous avions fini de dîner et nous nous préparions à faire un tour au casino, quand un gamin arriva tout essoufflé... C'était un petit gars de Lornez envoyé par la receveuse des postes... Il venait annoncer à Quérillin une nouvelle sensationnelle. Le sorcier était retrouvé ! Les gens du pays, depuis sa disparition, avaient organisé de leur propre initiative des battues dans la forêt, avec beaucoup de zèle et de vigilance, non pas qu'ils tinssent à aider la Justice mais parce qu'ils désiraient vivement, pour leur usage personnel, retrouver leur guérisseur.

Quérillin courut jusqu'à l'hôtel, où le cocher était en train de dîner. Pour ne pas perdre de temps le magistrat mit lui-même le cheval entre les brancards.

Jamais je n'avais vu mon vieil ami aussi agité. L'affaire de Lornez le passionnait décidément et il ne voulait pas perdre une minute pour interroger le fameux sorcier.

Ce juge d'instruction méritait bien d'être appelé le « curieux ».

Pendant tout le trajet il ne m'adressa pas la parole et je me gardai de lui poser une question. Il avait ce jour-là cette figure que je connaissais bien et qui voulait dire « Guichet fermé. »

Quelques instants avant d'arriver au village, il dit au cocher : « Vous vous arrêterez devant la maison du docteur Bourcelon. »

Puis il me dit à moi : « Je passe chez lui, mais c'est par acquit de conscience. Je suis bien sûr de ne pas l'y trouver. »

La maison était fermée en effet. Nous sonnâmes trois fois, et, comme nous allions nous éloigner, une voisine sortit de la maison d'à côté et nous dit que le docteur était parti une demi-heure auparavant avec sa valise.

— C'est bien ce que je pensais, dit Quérillin.

À la mairie quelqu'un nous attendait pour nous conduire dans la forêt, à l'endroit où le sorcier avait été déniché.

Nous le trouvâmes dans une clairière, en train de manger avidement un morceau de lard que des villageois lui avaient apporté. Une trentaine de personnes faisaient cercle autour de lui. Le juge les pria de s'écarter. Elles obéirent, non sans quelques petits grondements hostiles, et Quérillin et moi nous nous trouvâmes enfin en présence du guérisseur, un quinquagénaire au visage flétri, à la barbe grise et sauvage.

Quérillin lui dit simplement ces mots, plutôt intéressants à entendre :

— Votre complice le médecin est en fuite. Dites maintenant ce que vous savez.

L'homme le regarda un instant en silence, puis, d'une voix lente et sourde, il nous raconta ce que, sans m'en faire part, Quérillin avait deviné depuis quelques heures.

Le guérisseur connaissait depuis longtemps le docteur Bourcelon. Il avait été au service de sa famille comme jardinier en Lorraine. Le docteur, à la mort de son père, avait mangé son héritage en deux ans. Il était venu s'installer à Lornez, où le soi-disant sorcier l'avait rejoint quelques jours après. Le docteur avait examiné quelques malades atteints de bronchite ordinaire, anodine. Il avait émis à leur propos un diagnostic très grave.

Ces malades, qui ne pouvaient manquer d'aller ensuite chez le sorcier, y étaient guéris facilement avec des remèdes et des potions que le docteur faisait tenir secrètement au guérisseur et qui n'étaient autres que le classique sirop diacode ou la traditionnelle potion à l'aconit, maquillés avec des matières colorantes inoffensives qui n'en atténuaient pas l'efficacité.

Tous, les malades sérieusement atteints et que le docteur ne pouvait guérir, le sorcier les envoyait à la ville, de sorte qu'il obtenait dans le village une magnifique proportion de guérisons.

La plupart des sommes encaissées étaient envoyées au médecin, qui, en vertu d'une justice immanente, allait les perdre au fur et à mesure au baccara de Blins-les-Eaux.

... On n'a jamais remis la main sur le docteur.

Le sorcier a été emprisonné et jugé. On l'a condamné à une peine légère, les juges ont très bien compris qu'il n'avait été dans cette affaire qu'un assez humble instrument.

Si ce brave guérisseur était venu se réinstaller dans le pays à sa sortie de prison, il aurait retrouvé sa clientèle, mais, comme le docteur n'était plus là pour le guider, il préférerait s'abstenir, et renoncer au bel art médical.

M'empêche que les détails de l'affaire ont beau avoir été officiellement publiés, personne n'a voulu y croire, parmi cette brave population de Lornez, avide de merveilleux...

Le Guérisseur,

nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),

est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*

paru aux éditions Flammarion,

à Paris, en 1919.